

Opinions

Dans cette rubrique nous accueillons des textes qui expriment un point de vue personnel sur l'homme et l'architecture.

In this column, we present texts that express a personal point of view on man and architecture.

Se soigner dans le quartier

Les articles publiés dans ce numéro d'*Architecture & Comportement* commentent et élargissent une proposition avancée par Steve Baldwin qui est en même temps responsable de ce numéro spécial.* Baldwin propose de substituer la notion de 'prise en charge communautaire' (community care) avec celle de 'prise en charge par quartier' (neighbourhood care). Le sens de cette proposition est d'en finir avec une forme de prise en charge dont le contenu aujourd'hui n'a plus qu'un sens négatif et sans qu'on dispose de données sur son efficacité et sur sa pertinence. Au départ 'prise en charge communautaire' se référerait à toute une série de services liés à la santé qu'on a voulu déplacer (ou re-déplacer) de l'hôpital en ville: aide pour les personnes âgées, réhabilitation et soutien psychiatrique (y compris traitement de l'alcoolisme et d'autres drogues), soutien pour les personnes avec handicap physique ou mental. Ce tournant se situe dans les années soixante, avec des variations d'un pays à l'autre; mais il s'agit d'une tendance qui, depuis, s'est généralisée en Europe occidentale. L'intention, d'une manière générale, était d'apporter une dimension plus humaine à la prise en charge, sans forcer l'individu à quitter son milieu ou alors en l'a aidant à s'y ré-insérer, tout en assurant des contacts suivis et à une échelle agréable, où soignant et soigné pouvaient se connaître et échanger avec facilité. Or, ce déplacement des soins n'a pas toujours tourné à l'avantage des personnes qui attendaient de l'aide, car avec cette décentralisation l'aide n'était plus nécessairement proposée par du personnel dont on pouvait s'assurer la compétence et la disponibilité; de plus, on ne disposait pas de suffisamment de moyens pour une bonne coordination de ces efforts. On a aussi manqué de la possibilité d'évaluer l'efficacité des soins fournis par une observation coordonnée de ce qui se passait sur le terrain: à qui les clients s'adressaient, comment on répondait à leurs demandes, les configurations d'entraide et de services réguliers qui se mettaient en place, etc. Dans un contexte de soins qui est apparu de plus en plus dispersé, non-coordonné, voire anarchique, la prise en charge communautaire est devenue synonyme de soins extra-hospitaliers, sans plus.

Or, Baldwin suggère un remède à cette situation, aujourd'hui fréquente. Il propose de lier la notion de prise en charge non plus à la communauté mais au quartier. Une telle proposition peut, à première vue, paraître ne constituer qu'un échange de mots, sans plus. Cependant les articles publiés sous la responsabilité de Baldwin tendent à démontrer qu'un lien entre prise en charge et espace - celui du quartier-, avec

* Steve Baldwin m'a poussé à commenter *illlico* ce recueil de textes sur la base de mes propres travaux. Je le fais aussi avec l'espérance de rendre l'enjeu de la problématique plus accessible aux lecteurs francophones.

des limites physiques, pourrait avoir des conséquences profondes pour la qualité des soins proposés. Il deviendrait ainsi possible de porter un regard beaucoup plus précis sur l'adéquation des services offerts - ce que Baldwin appelle le "goodness of fit" - et, d'autre part, de définir des limites géographiques à l'activité des groupes ou personnes intervenant dans la prise en charge. Il est certainement plus facile tant de coordonner que, par la suite, d'évaluer des interventions si elles s'exercent dans une zone qui est physiquement délimitée. Par ailleurs, cela renforce certainement aussi un sentiment d'appartenance tant pour ceux qui vivent sur le territoire en question que pour ceux qui y travaillent.

Ici apparaît aussi le thème qui établit une liaison avec les intérêts du planificateur. Car si la notion de prise en charge est liée à celle de quartier, il devient important de savoir où et comment l'on situe les antennes des centres de soins, dans quels espaces, avec quelle accessibilité ou discréption, avec quels aménagements. En somme, dans cette prise en charge interdisciplinaire - car nous parlons d'infirmiers, d'opérateurs sociaux, de volontaires, de chercheurs-observateurs, etc. - il y aurait aussi l'opportunité d'ajouter le planificateur ou l'architecte. Il s'agit de la personne qui pourrait penser et trouver les traductions et solutions spatiales pour les différents types d'intervention et de points de repère dans le quartier. Dès ce moment il y aurait opportunité à étudier aussi spatialement des solutions, globales ou articulées, mais qui contribueraient à souligner le lien entre prise en charge et quartier spécifique. Si dans certains cas il peut s'agir de construire, dans d'autres la démarche renvoie plus probablement à des transformations ou même à des adaptations mineures de l'espace, mais dont l'empreinte aurait néanmoins une importance pour le sentiment d'appartenance au quartier.

Dans un livre, "La signification affective du quartier", publié en 1984, j'avais posé la question de la définition et de l'approche pour l'étude de cette entité urbaine. J'avais alors développé une argumentation sur les relations entre communauté et quartier que je suis maintenant amené à reprendre en l'actualisant par rapport aux articles de ce numéro d'*Architecture & Comportement*. Je suis en effet, moi aussi, intrigué par le concept de quartier qui, s'il a connu des fortunes diverses auprès des planificateurs et des chercheurs en sciences sociales, est toujours d'usage courant dans le propos quotidien de grand nombre d'habitants. Sans nécessairement renvoyer à l'image de limites précises quand on parle de son quartier, il s'agit néanmoins aussi d'un territoire qui s'étend dans diverses directions à partir d'un ou plusieurs points noraux (son propre logement ou lieu de travail, un magasin, un bistrot, etc.). Le concept de quartier a donc un contenu personnel dans le langage courant tout en étant aussi partagé et partageable par ses habitants ou usagers. Ce genre de considérations m'avaient amené à proposer une consistance du concept de quartier qui tout en s'appuyant sur des lieux faisait une place à l'imaginaire de l'habitant. Or la question à laquelle j'aimerais esquisser une réponse dans les quelques pages qui suivent se situe autour de la possibilité de concilier une telle approche de la définition du quartier avec celle prônée par Baldwin. Que gagne-t-on, au fonds, à passer d'un concept de 'prise en charge communautaire' à une 'prise en charge par quartier'?

En reprenant l'histoire de la sociologie urbaine avec les travaux de Park, dans les années dix et vingt, les notions de quartier et de communauté se superposent partiellement, pour ne pas dire se confondent. Pour Park (1915), le quartier est la plus petite forme de communauté qui contient tout l'héritage culturel d'un groupe résidentiel,

thème que l'urbaniste Perry, contemporain de Park, reprendra dans ses propositions de planification.* Park voit là une régularité naturelle:

"Au fil des années, chaque secteur, chaque quartier de la ville acquiert quelque chose du caractère et des qualités de ses habitants. Chaque partie de la ville prend inévitablement la couleur que lui impriment les sentiments particuliers de sa population, de sorte que ce qui n'était qu'une simple expression géographique se transforme en un voisinage (*neighbourhood* = quartier), c'est-à-dire une localité avec sa sensibilité, ses traditions, son histoire propres" (Park, 1915, trad. fr. 1979, 84).

Ces vues de Park orienteront un grand nombre de travaux où le quartier sera toujours considéré comme un contexte naturel (*natural area*) de normes de solidarité. C'est surtout les recherches de nature ethnographique qui adoptent ce point de vue, études sur des groupes d'immigrés qui, ayant perdu leur communauté d'origine, essayent d'en reconstituer le sens dans leur nouvel habitat.

D'après Park et Burgess (1925) ce désir de communauté, propre à tout quartier, est aussi une réponse des populations à la mobilité qui leur est imposée et où les groupes sociaux ont tendance à éclater. Dans les années trente, Wirth (1938), dans son essai très connu, prévoyait à court terme la disparition du quartier urbain tel qu'il était défini par Park au vu de la diminution croissante des relations de groupes proches dans le contexte urbain en faveur d'un réseau très étendu d'interactions plus anonymes. Toutefois, depuis, de nombreux travaux ont insisté sur la persistance, malgré tout, de relations significatives donnant consistance aux relations affectives dans les quartiers urbains.

Or cette approche qui explore la "sensibilité, les traditions et l'histoire" des quartiers demande, en règle générale, un séjour prolongé - en tout cas lorsqu'elle est empirique - , du chercheur parmi la population qu'il étudie. Elle s'affirmera comme une des deux tendances majeures dans les études de sociologie urbaine - tendance qui continue à générer des travaux remarquables.

Son insuffisance théorique que nous venons de poser est de ne pas problématiser le concept de quartier: c'est un lieu communautaire dont on précise de cas en cas les limites et l'évolution et dont on étudie les manifestations spécifiques.

Comme le relèvent d'autres sociologues (Wellman & Leighton, 1979), il y a là une superposition abusive - lorsqu'elle n'est pas discutée - entre quartier et communauté. En étudiant les Polonais, les Italiens ou autres immigrants qui se sont implantés à Chicago ou à New York, pour reprendre l'exemple des premiers travaux, il y a constamment à l'arrière-plan, l'idée d'une communauté perdue qui stimulerait nécessairement des efforts de cohésion et de cohabitation du nouveau groupe à l'intérieur des limites géographiques où il se trouve consigné. Or, même si la communauté perdue est une réalité pour les populations d'émigrés, il n'est pas d'emblée fondé de faire de la reconstitution de celle-ci une règle générale pour tout ensemble d'habitants qui partage un espace d'habitation et des équipements collectifs. Les liens entre les gens pourraient être dus à une simple proximité spatiale qui favorise les rencontres, sans qu'un but de cohésion soit poursuivi ou partagé et qu'il corresponde à une organisation spatiale réelle. Quoique la richesse et la substance de nombre de travaux prouve que le "quartier affectif" - les liens ressentis avec l'habitat proche - existe, le risque qu'il ne

* Cette partie du texte est tirée de mon livre (Noschis, 1984).

devienne une représentation idéologique identifiée à la communauté doit être dénoncé pour prévenir toute opération magique. En somme, même si le thème de la communauté peut bien être considéré comme un des sujets majeurs de l'investigation sociologique, il n'y a pour autant pas de raison pour le superposer *a priori* avec celui de quartier dans le cas des études sur l'urbain.

Dès lors, dans le but d'éviter l'écueil d'une représentation idéologique du chercheur, le quartier devrait être problématisé, son existence serait à démontrer et à définir. Il est d'ailleurs vrai que la plupart des études sur le quartier débutent par une tentative de définition du concept et que, suivant la nature de la recherche, celle-ci sera *ad hoc* ou se présentera comme une tentative de typologie.

Nous touchons là à la deuxième tendance majeure des études sociologiques sur le quartier, celle qui essaye d'en dégager les composantes pour ensuite en proposer une classification. Ces travaux, en général, ont recours aux données démographiques et aux calculs statistiques pour explorer la consistance du concept.

Cependant, historiquement, l'approche statistique ne problématisé pas d'emblée le concept de quartier mais retient au contraire la caractérisation "d'aire naturelle". Il en est ainsi dans des travaux de Park et de Burgess (1964) eux-mêmes, comme plus tard dans toute une série d'études où le quartier est examiné comme variable indépendante qui affecte, dans diverses mesures, d'autres variables sociales (éducation, criminalité, etc.) d'une communauté.

Lorsque des techniques comme l'analyse d'aires sociales et l'analyse factorielle furent introduites, la réaction à une définition du quartier lui accordant d'emblée un statut de communauté a commencé à faire son chemin; dès lors (par ex. Schevsky & Bell, 1955), on fait dans un premier temps abstraction notamment de l'espace pour n'examiner que dans un deuxième temps comment des limites spatiales correspondent à des caractéristiques sociales d'une population - et s'il y a quelque chose qui les rapproche. En somme, on construit la consistance du concept de quartier - s'il y a lieu. Toute une série de typologies du quartier a alors vu le jour, de celles basées assez rudimentairement sur la dispersion à partir de centres, qui n'innovent guère, à celles qui insèrent le quartier dans une réalité sociale plus vaste (Bell, 1959). Dans ces travaux, le "quartier affectif", celui qui s'impose à l'évidence dans les études d'observation participante, disparaît ou devient abstrait, s'éloigne de l'expérience quotidienne. Il apparaît par conséquent que si cette approche évite le danger d'une représentation idéologique, c'est qu'elle opère aussi une substitution de l'objet d'étude: ce sont des données démographiques et d'enquêtes par questionnaires qui sont analysées en relation avec un espace et non pas ce que les habitants expriment par leur comportement banal. La démarche scientifique pare à l'idéologique mais aussi au quartier que les habitants éprouvent comme une réalité quotidienne.

Parallèlement des travaux d'inspiration marxiste, où les lois du capital et du travail définissent le cadre d'analyse, arrivent à la conclusion que le quartier est un atavisme dans l'urbanisme contemporain, toutes les décisions et les déterminations qui agissent sur la vie locale comme celle des individus se situant en dehors de celles-ci (Castells, 1972; Garnier & Goldschmidt, 1978).

Dans ces conceptions, le quartier n'a plus rien du sens sociologique que Park avait proposé, lieu qui s'est imprégné de traditions et d'émotions partagées par le groupe.

En résumé, on constate ainsi que d'un des courants de recherche le concept de quartier continue à émerger, qui le qualifie de lieu pour des relations affectives qui lient habitants et habitat. Du point de vue méthodologique le risque de ces travaux est d'identifier sans les problématiser quartier et communauté.

Un deuxième courant fait un examen critique du concept de quartier, mais se retrouve soit avec une entité très abstraite, soit avec un maillon insignifiant d'un jeu de pouvoirs institutionnels qui se situe pour l'essentiel ailleurs. Dès lors, le quartier n'est plus qu'une notion imaginaire sans substance pour les habitants.

Ballottés entre ces deux courants de la recherche sociologique, je pense qu'il est possible de retenir quelque chose des deux conceptions de quartier qui se dégagent ainsi. Considérons le quartier comme l'ensemble collectif et anonyme de gens tel que l'habitant le côtoie et le rencontre *dans* l'espace public proche de son logement. Suivant la médiation exercée par l'espace, au quartier peut correspondre une communauté. Dès lors, en première instance, le quartier est une réalité dans la mesure où il assouvit l'imaginaire dans des lieux précis. Il peut en outre se trouver à correspondre avec une communauté suivant la nature concrète de ces liens. Cette proposition demeure une hypothèse qui a cependant le double attrait de souscrire simultanément aux deux points de vue sociologiques en apparence conflictuels sur le quartier et de se soumettre à une investigation empirique. Elle admet le fait qu'il y ait des relations affectives, des rencontres entre l'habitant et l'habitat, tout en retenant le quartier comme notion *imaginaire* (sans pour autant nier sa portée *réelle* pour l'habitant singulier). Par ailleurs, elle ne superpose pas sans autre communauté et quartier. Ici, la communauté n'est que seconde par rapport à l'ensemble des habitants tels qu'ils apparaissent, qu'ils se donnent à voir collectivement et anonymement à l'individu qui les côtoie dans les espaces publics de son habitat. L'individu et cet ensemble d'habitants sont les "agents" qui sont donnés sur la scène spatiale, mais la "mesure" communautaire de ceux-ci pourra varier d'un contexte à un autre. Cette mesure pourrait même définir une typologie de relations entre quartiers et communautés. Or, pour examiner le quartier comme nous le proposons, la seule possibilité est de partir du quotidien de situations qui se donnent comme réalité tangible - l'observation de lieux et de gens qui y agissent - pour définir la consistance de l'imaginaire qui leur est lié.

Ainsi il s'agit d'énumérer des occasions où les habitants se voient et se côtoient, où le lieu est un support physique à ces événements, et où il est possible de circonscrire un contenu affectif à ce que l'individu éprouve. Le quartier est examiné comme l'entité à la fois réelle et imaginaire qui surgit pour se confronter à l'individu.

L'exploration de cette voie permet une interrogation sur sa portée dans la vie quotidienne d'habitants qui partagent les mêmes espaces. Que par delà ces confrontations un quartier soit aussi une communauté, avec des buts que les habitants poursuivent ensemble, des réseaux d'entraide, de solidarité et de communication n'est évidemment pas à exclure. Mais de toute façon la superposition entre quartier et communauté ne va plus de soi. Un quartier peut ou peut ne pas correspondre à une communauté. D'ailleurs la définition même de quartier que je propose indique une voie pour vérifier la construction d'une communauté. En clair, le quartier est constitué par un certain nombre de lieux émotivement chargés et des surfaces qui se trouvent entre ceux-ci. Ces lieux circonscrivent un quartier dans la mesure où un ensemble d'habitants les occupe journallement ou d'après des habitudes qui se sont installées et construites. Les habitants ont ici l'occasion de se confronter les uns aux autres, souvent de façon passagère - le temps d'un instant -, mais ces confrontations de l'individu et la

collectivité de son voisinage contribuent à constituer l'identité de l'habitant ("je me sens proche, j'aime bien ici - je me sens lointain, je hais ici") et sont la réalité affective du quartier. Nous parlons de la place du quartier, du bar, des magasins, du devant des immeubles, de l'arrêt du bus, etc. Dans la mesure où ces moments émotivement intenses de confrontation peuvent être partagés entre habitants, il y a peut-être aussi communauté. En somme, les haut-lieux du quartier peuvent contribuer à la construction d'une communauté.

Là, enfin, je reviens à la proposition de Baldwin. Je crois avec lui que le quartier est une notion plus concrète et précise - on parle, même avec la définition que je propose, de lieux - par rapport à la notion de communauté. En fait, je suggère que la prise en charge dans un quartier pourrait vouloir dire une définition de nouveaux haut-lieux où opéreraient les équipes d'intervention. Si ces lieux pouvaient être affectivement investis par les habitants et devenir des lieux émotivement chargés, ils contribueraient aussi à la construction de l'identité de l'habitant du quartier. Cela devient dès lors une voie tant pour le planificateur (emplacement, architecture) que pour les opérateurs sociaux ou de la santé qui, ainsi, pourraient voir leurs efforts dans les termes d'une émergence et d'une affirmation de nouveaux haut-lieux du quartier (les postes d'intervention). Cependant cette proposition se distancie de celle de Baldwin dans le fait de considérer que les retrouvailles avec la communauté peuvent se réaliser au bout de ce chemin. En somme, si communauté est devenu un fourre-tout dont se méfier, ne craignons pas qu'une prise en charge communautaire ne puisse pas un jour revoir la lumière. La prise en charge par quartier pourrait en somme être temporaire.

Ces confrontations que je mentionne dans les haut-lieux entre une personne et le groupe qui l'entoure font référence à l'individu. Pour les années 90, Baldwin prévoit l'affirmation de l'individu aux dépens du groupe pour ce qui est d'une attitude de prise en charge. La construction, voire la reconstruction de l'identité paraissent donc des notions directement pertinentes; mais elles le sont aussi, comme j'ai essayé de le souligner, pour définir affectivement la réalité du quartier. Dès lors la vie dans le quartier, si elle peut s'expliquer dans les termes que je suggère, pourrait elle-même avoir quelque chose de thérapeutique, surtout si elle était opportunément articulée avec des points et des procédés de prise en charge calibrés par rapport à cette même vie de quartier. Les procédés de mesure évoqués par Baldwin seraient peut-être un moyen d'y parvenir.

Kaj Noschis
Département d'architecture
Ecole Polytechnique
Fédérale de Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- BELL, W. (1959), Social Area: A Typology of Neighbourhoods, *Community Structure and Analysis* (Sussman, M., Ed.) (Cromwell, New York).
- CASTELLS, M. (1972), "La question urbaine" (Maspero, Paris).
- GARNIER, J. & GOLDSCHMIDT, D. (1978), "La comédie humaine ou la cité sans classes" (Maspero, Paris).
- NOSCHIS, K. (1984), "La signification affective du quartier" (Librairie des Méridiens, Paris).

- PARK, R. (1915), The City. Suggestions for the Investigation of Human Behaviour in the City Environments, *American Journal of Sociology*, 20, 577-611. Traduction en français: La ville. Propositions de recherches sur le comportement humain en milieu urbain, *L'école de Chicago* (Editions du Champ Urbain, Paris, 1979).
- PARK, R. & BURGESS, E. (1925), "The City" (University of Chicago Press, Chicago) (7e édition, 1974).
- SHEVSKY, E & BELL, W. (1955), "Social Area Analysis" (Stanford University Press, Stanford).
- WELLMAN, B. & LEIGHTON, B. (1979), Networks, Neighbourhoods and Communities, *Urban Affairs Quarterly*, 14 (1979), 3, 363-390. Traduction en français: Réseau, quartier et communauté, *Espaces et Sociétés*, (1981) 38 & 39, 11-129.
- WIRTH, L. (1938), Urbanism as a Way of Life, *American Journal of Sociology*, (1938) 44, 8-20. Traduction en français: Le phénomène urbain comme mode de vie, *L'école de Chicago* (Editions du Champ Urbain, Paris, 1979).